



HAL
open science

Voyages en identités. Les espaces-temps des appartenances des Turcs de Bulgarie établis en Turquie.

Nadège Ragaru

► **To cite this version:**

Nadège Ragaru. Voyages en identités. Les espaces-temps des appartenances des Turcs de Bulgarie établis en Turquie.. Critique Internationale, 2010, 47, pp.P.37-60. 10.3917/crii.047.0037 . halshs-00682655

HAL Id: halshs-00682655

<https://shs.hal.science/halshs-00682655>

Submitted on 26 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Voyages en identités.

Les espaces-temps des appartenances des Turcs de Bulgarie installés en Turquie

Nadège Ragaru¹

Saisis de stupeur, des visages se penchent au dehors de trains surchargés pour adresser un ultime adieu à des proches ou des amis. D'un compartiment à l'autre, les mains répètent d'identiques gestes de départ. Les quais bruissent d'une humanité effervescente. Sur les routes, voitures, carrioles et camions surchargés de bagages s'étirent en une file si interminable qu'elle en paraît immobile. Jamais la Bulgarie et la Turquie n'auront été aussi paradoxalement reliées que par cette chaîne humaine qui enjambe la frontière. Aux photographies terribles de l'exode² répondent, en miroir, les figurations de l'accueil en Turquie dans la presse et sur les écrans télévisuels turcs. Il n'y est question, entre deux témoignages sur les violences infligées en Bulgarie, que de la chaleur des retrouvailles familiales et de la compassion des pouvoirs publics envers les « frères » de Bulgarie. Nous sommes à la fin du printemps 1989. Le dirigeant communiste, Todor Jivkov, a décidé d'autoriser les musulmans de Bulgarie qui le « souhaitent » à émigrer en Turquie. Cette expulsion brutale intervient quatre ans après que 800 000 Turcs ont été soumis à une politique d'assimilation forcée et contraints de renoncer à leurs patronymes turco-musulmans pour adopter des noms à consonance bulgare. En l'espace de trois mois, 340 000 Turcs quittent la terre où ils sont nés pour un pays que la plupart n'ont jamais vu. Submergée par le flot des réfugiés, la Turquie refermera ses frontières en août 1989³.

Les images de 1989 tendent parfois à reléguer au second plan une histoire des relations entre la Bulgarie et la Turquie maillée de départs qui plonge ses racines dans le recul de l'Empire ottoman et la formation d'Etats-nations balkaniques au XIX^e siècle, avec l'exil des élites militaires, administratives et économiques ottomanes puis, par vagues, celui de populations devenues « minoritaires ». A chaque départ ont correspondu des profils migrants, des conditions de voyage et des destinées contrastées, tandis que le franchissement de la frontière redessina la cartographie des attaches, certains demeurant en Bulgarie quand d'autres rejoignaient les parents déjà établis en Turquie. De cette traversée des démarcations territoriales, souvent associée au déplacement des frontières sociales, est résultée une multitude de manières d'être Turc originaire de Bulgarie en Turquie. Dans les travaux que les chercheurs bulgares leur ont consacrés, l'accent a d'ordinaire porté sur les difficultés d'ajustement de populations se découvrant autres dans le regard des Turcs de Turquie et le sentiment de perte auquel la terre d'origine était associée⁴. *Contrario*, les écrits turcs, singulièrement ceux des années 1980, ont volontiers souligné les souffrances vécues en Bulgarie et la naturalité d'un retour vers la mère-patrie (*anavatan*)⁵.

¹ Texte publié dans *Critique internationale*, 47, 2010, p.37-60. Dr. Nadège Ragaru est chargée de recherche au CERI-Sciences Po (CNRS) et enseignante à Sciences Po.

² En juin 2009, l'association Bal-göç (*Balkan göçmenleri kültür ve dayanışma derneği*, Association culturelle et de solidarité des immigrés des Balkans) basée à Bursa a organisé une exposition de photographies dont certaines sont ici décrites. Voir aussi <http://www.rumeliturk.net/tarih/basin/resim.goc.htm>

³ Sur l'assimilation forcée, Valeri Stojanov, *Turskoto naselenie v Bălgarija meždū poljusite na etničeskata politika* [La population turque en Bulgarie entre les pôles de la politique ethnique]. Sofia : Lik, 1998 ; Mihail Gruev et Aleksej Kaljonski, *Văzroditelnijat proces. Mjusjulmanskite obšnosti i komunističeskijat režim* [Le processus de renaissance. Les communautés musulmanes et le régime communiste], Sofia : Siela, 2008 ; Ali Eminov, *Turkish and Other Muslim Minorities in Bulgaria*, London : Hurst, 1997.

⁴ Mila Maeva, *Bălgarskite turci-preselnici v Republika Turcija. Kultura i identičnost* [Les migrants turcs bulgares établis en République de Turquie. Culture et identité], Sofia : IMIR, 2005 ; Antonina Zhelyazkova (ed.), *Between Adaptation and Nostalgia. The Bulgarian Turks in Turkey*, Sofia : IMIR, 1998.

⁵ Bilal Şimşir, *Bulgaristan Türkleri* [Les Turcs de Bulgarie], Istanbul : Bilgi, 1986 ; Ercüment Konukman, *Tarihi Belgeler ışığında. Büyük göç ve anavatan* [La grande migration et la mère patrie à la lumière des documents historiques], Ankara : Türk Basım Birliği, 1990.

La démarche retenue ici est quelque peu différente. Sans postuler ni l'évidence du désajustement, ni celle d'une insertion immédiate au cœur d'une nation essentialisée, l'on tentera de restituer ces itinéraires en les considérant depuis un angle d'approche particulier - les retours en Bulgarie (rêvés ou accomplis, routinisés ou ponctuels, saisis dans l'ordre de l'attente ou du souvenir) et la relation qui en est faite. Il s'agira à cette occasion d'appréhender les appartenances telles qu'elles se constituent dans une pratique des lieux « œuvrés par la fable »⁶, qui est aussi pratique de la filiation et du temps. Par-delà l'exploration de la spatialité des identifications - la manière dont le déplacement transforme les représentations du lieu d'origine, des espaces de référence comme des échelles et, corrélativement, les récits individués et collectifs de l'identité - seront en effet interrogés les liens qui unissent circulations dans l'espace et dans le temps. Que doivent au voyage les actualisations de passés diversement retraversés ou éludés sera l'une des questions auxquelles l'on tentera de répondre. Pour ce faire, l'attention ne portera pas seulement, voire pas principalement, sur une forme unique de retour, organisée et institutionnalisée. Elle ne se cantonnera pas davantage à une saisie du temps en ses scansionnements commémoratifs. Seront interrogées les actions ordinaires, les fragments d'existence, de matières et de sensations au travers desquels le temps est parcouru et les lieux sont dits comme lieux. En l'occurrence, l'une des spécificités de la trajectoire des Turcs originaires de Bulgarie au regard des configurations souvent explorées dans les études sur le « tourisme des origines » réside dans cette succession sur la moyenne durée de mobilités plurielles, parties intégrantes d'un projet de vie ou imposées par la force.

La recherche s'adosse à un terrain réalisé en août et septembre 2009 dans deux mégapoles de Turquie, Istanbul et Bursa⁷, qui ont accueilli en grand nombre des migrants *muhacir* (venus rejoindre le *darüislam*) et *göçmen* (notion dépourvue de référence à une dimension confessionnelle) originaires de Bulgarie et, plus largement, de l'ancienne province ottomane de *Rumeli*. Après avoir brièvement retracé ces temporalités migratoires, l'on envisagera la manière dont les relations entre l'ici et l'ailleurs (alternativement ou concurremment pensés comme lieu d'origine vs. d'installation, terre de naissance vs. des ancêtres, pays de résidence vs. mère-patrie) sont tissées par des migrants ou descendants de migrants dont les parcours multiples brouillent les oppositions entre « départs » et « retours ». L'objectif n'est ici nullement de prétendre à l'exhaustivité, mais de donner à entendre un peu de la polyphonie des expériences du voyage et des manières de vivre des ruptures qui sont aussi réinvention de continuités.

Deux dynamiques font en l'occurrence saillance. La redéfinition des échelles spatiales induite par le déplacement vers la Turquie s'impose d'abord comme un vecteur essentiel des recompositions identitaires. Ruraux dont l'horizon de vie se limitait souvent à la région de naissance, les Turcs de Bulgarie, devenus urbains dans la traversée de la frontière, reviennent sur la terre ancestrale avec un regard transformé par cette urbanité apprise en périphérie des mégapoles turques. Le voyage se comprend alors comme renégociation des ordres de grandeur, alors que la Bulgarie s'inscrit désormais dans un horizon imaginaire élargi aux dimensions de l'ancienne *Rumeli* ottomane. Les manières de réinvestir (ou non) le sol des ancêtres sont ensuite indexées à des trajectoires sociales qui médiatisent la filiation à travers l'enjeu de l'affiliation. Pour en prendre la mesure, il faut faire dialoguer frontières géographiques et sociales. Dire la notabilité en Turquie peut passer par un ré-enracinement dans une terre des origines qui tient lieu de ressource symbolique dans les réseaux de sociabilité de *göçmen* ; plus souvent le récit notabiliaire construit l'arrivée en Turquie comme une re-naissance, nouvelle

⁶ Georges Didi-Huberman, « Le lieu malgré tout », *Vingtième siècle*, 46, avril-juin 1995, p.36.

⁷ Bursa, mégapole industrielle de l'Ouest de la Turquie, compte 2,4 millions d'habitants, dont 250 000 déclarent une appartenance balkanique. Environ 62,5% de sa population serait de souche balkanique. Les *göçmen* de Bulgarie résident principalement dans les communes de Kestel et Nilüfer. Voir Zeyned Dörtok Abacı, *Bursa'nın Zenginliği: Göçmenler* [La richesse de Bursa : les migrants], Bursa : Osmangazi Belediyesi Yayınları, 2008. A Istanbul (2,8 millions d'habitants), les migrants de Bulgarie habitent Avcılar, Gaziosmanpaşa, Küçükçekmece, Ikitelli et, pour les plus fortunés, Bakırköy. Bursa et Istanbul accueillirent respectivement 52 997 et 51 061 réfugiés de Bulgarie en 1989. Cf. Ercüment Konukman, *op. cit.*, p.47 ; Jean-François Pérouse, « Les formes de mobilité balkaniques et transcaucasiennes à Istanbul », *Balkanologie*, 10(1-2), mai 2008.

origine. C'est au croisement entre ces deux processus que peut naître une réflexion sur les expériences du temps (individuel, familial ou collectif) et l'invention de l'avenir dans l'appropriation ou la disqualification des passés revisités.

« L'émigration nous a tenu lieu de projet national »⁸

Dans l'histoire des Turcs de Bulgarie, depuis la sortie de l'Empire ottoman la migration a constitué un ordre du possible, parfois aussi un horizon d'attente. Dans le sillage de la guerre russo-ottomane de 1877-1878, le poids démographique des musulmans - qui était d'environ un tiers en 1877 - tombe à 17,18% en 1900, 14,30% en 1920 et 13,30% en 1946⁹. L'émigration se poursuit sous le communisme à travers une alternance entre périodes de fermeture (étanche) et d'ouverture des frontières. Au total, les mobilités auraient concerné environ 1,16 millions de personnes entre 1878 et 1992¹⁰. De ces mouvements – narrés et remémorés dans des poésies, chansons, objets matériels et souvenirs imagés - l'on ne saurait toutefois proposer un récit lisse où chaque flux apparaîtrait comme la simple répétition ou la conséquence nécessaire du précédent. Car les configurations en sont extrêmement contrastées : départs souhaités ou forcés, massifs ou circonscrits, avec confiscation des biens ou protection des droits de propriété, etc. Surtout, la route emporte des êtres qui, d'une époque à l'autre et selon leurs appartenances générationnelles, sociales et politiques, pensent différemment ce qu'être Turc veut dire et se représentent autrement le sens de leur voyage (émigration ou retour vers une mère-patrie ?).

Ces mouvements migratoires sont conventionnellement présentés comme un baromètre des relations bulgare-turques, les moments de détente étant associés à une meilleure co-gestion des flux (octroi des visas, rythme des départs, encadrement juridique de la cession des biens), les périodes de tension à des frontières scellées ou des expulsions violentes. C'est oublier que les politiques migratoires de la Bulgarie et la Turquie sont également sous-tendues par des logiques internes, au premier chef des projets de construction stato-nationale illustrés dans des définitions changeantes des contours de la nation et une ingénierie démographique des territoires¹¹. C'est en interaction avec ces catégorisations juridico-administratives et ces récits nationaux que les musulmans turcophones de Bulgarie ont cherché à définir une idée de soi et de leur chez soi¹². Pour autant, les décisions de partir ou de rester ne sauraient être vues comme le simple produit d'injonctions étatiques. Elles s'inscrivent également dans une « élaboration imaginaire et morale du départ » (Fariba Adelkhah)¹³, nourrie par l'aspiration à rejoindre ceux qui ont déjà entrepris ce périple, les choix de proches ou voisins, les traces d'un ailleurs incarné tantôt par les lettres apportées par des visiteurs de Turquie, tantôt par de

⁸ Entretien avec N., 39 ans, Istanbul, 02.09.2009.

⁹ <http://www.nsi.bg/Census/Census.htm>

¹⁰ Ali Eminov, *op. cit.*, p.79.

¹¹ Sur le cas turc, voir Erol Ülker, « Assimilation, Security and Geographical Nationalization in Interwar Turkey : The Settlement Law of 1934 », *European Journal of Turkish Studies*, 7, 2008; sur le cas bulgare, Mila Mancheva, « Image and Policy : The Case of Turks and Pomaks in interwar Bulgaria, 1918-1944 », *Islam and Christian-Muslim Relations*, 12(3), 2001, p.355-374.

¹² La constitution des musulmans de Bulgarie turcophones en une communauté turque définie prioritairement en termes ethnoculturels est résultée d'un processus complexe intervenu en dialogue avec les trajectoires de la Bulgarie d'abord, puis d'une République de Turquie née dans une relation de distanciation, non dépourvue de continuités, avec l'héritage ottoman. Après 1878, a été entamé en Bulgarie le lent passage d'une organisation politique, juridique et symbolique qui, dans l'Empire, accordait une préséance aux marqueurs confessionnels (musulmans vs. non musulmans), à une logique ethno-nationale (Bulgares vs. Turcs...). La construction d'un Etat-nation turc - et donc, potentiellement, d'une « mère-patrie » pour les Turcs restés en Bulgarie - est intervenue plus tardivement encore : les premières migrations depuis les terres bulgares ont donc vu des musulmans quitter la périphérie pour gagner le cœur de l'Empire, non des Turcs rejoindre une « mère-patrie ». Sur le plan juridique, l'accord bulgare-turc de 1925 est le premier à mentionner l'existence d'une « minorité turque » (et non seulement d'une communauté musulmane) en Bulgarie. C'est alors qu'ils sont déjà en situation minoritaire dans un pays à majorité orthodoxe que les « Turcs de Bulgarie » commencent à se penser comme Turcs au sens ethno-national.

¹³ Fariba Adelkhah, « Partir sans quitter, quitter sans partir », *Critique internationale*, 19, avril 2003, p.144.

minuscules portraits de Kemal Atatürk - cadeaux interdits et d'autant plus précieux -, le désir d'aventure ou la quête d'un futur meilleur.

Pour se limiter à la période communiste, trois séquences migratoires peuvent être identifiées (1950-1951, 1969-1978, 1989). Entre décembre 1950 et novembre 1951, quelque 155 000 Turcs sont expulsés par le gouvernement bulgare, leurs biens (maison, bétail, outils agricoles, etc.) confisqués. Population soupçonnée d'être inféodée à la Turquie, les Turcs sont vus comme un obstacle à l'avènement d'une « modernité socialiste » et à la collectivisation des terres¹⁴. Si la rupture des nouveaux dirigeants communistes avec le nationalisme « bourgeois » après 1944 avait été accueillie avec soulagement, l'ambition prométhéenne d'une modernisation de la société passant notamment par l'« émancipation » religieuse et une réforme de l'enseignement (nationalisation des établissements scolaires privés musulmans, etc.) est vécue comme une atteinte aux coutumes spécifiques des Turcs. D'autant qu'elle implique une pénétration inédite de l'Etat dans des régions périphériques où les modes de vie n'avaient pas fondamentalement changé depuis la sortie de l'Empire. Bien que les autorités aient anticipé certaines des conséquences de cet exode massif, la désorganisation de l'économie est telle qu'elles décident d'y mettre un terme en novembre 1951: environ 70 000 personnes qui s'apprêtaient à suivre leurs proches en sont désormais séparées. La plupart des migrants sont paysans ou artisans. Eux qui n'ont pas connu en Bulgarie les réformes du kémalisme dans la pratique confessionnelle, les codes vestimentaires, etc. s'éprouvent en décalage par rapport aux mœurs des « Turcs locaux », singulièrement lorsqu'ils s'installent en milieu urbain. Installés principalement à l'Ouest du pays dans le cadre d'un ambitieux programme étatique de relogement, ils ne savent ni combien de temps la guerre froide et le communisme dureront, ni s'il leur sera possible de revoir les parents restés en Bulgarie. Le départ est sans retour ; l'enjeu, fonder une existence nouvelle en Turquie.

La migration de 1969-1978 se distingue à bien des égards de ce schéma. Elle résulte d'abord d'un accord bilatéral – non d'une expulsion - qui vise à favoriser la réunion des familles divisées en 1951, s'échelonne sur une décennie et concerne environ 130 000 migrants. Seuls sont éligibles les Turcs ayant des parents de premier ou second degré en Turquie. Les candidats au départ ne sont cependant pas autorisés à emporter leurs économies et, à défaut, les convertissent en biens matériels (électroménager, meubles) dont certains sont confisqués à la frontière par les douaniers. Plus instruits que leurs prédécesseurs¹⁵, ils restent principalement ruraux, l'urbanisation ayant tardé à toucher les régions à peuplement minoritaire. Pour ceux qui sont nés après 1958, date de fusion des écoles bulgares et turques, l'essentiel de leur scolarité s'est effectué en bulgare (l'enseignement du turc à titre optionnel sera supprimé en 1974). Leur dialecte s'est peu à peu éloigné des parlers de Turquie, sous l'effet de l'érosion de l'enseignement et de l'édition en turc, ainsi que d'une politique linguistique ayant cherché à « enrichir » la langue turque de termes bulgares à partir de 1960. Les campagnes d'athéisme et de « modernisation » du vêtement ou des pratiques festives ont modelé leurs rapports à la foi, tandis que l'entrée des femmes sur le marché du travail transformait les relations de genre. La socialisation communiste a par ailleurs peu préparé les *göçmen* des années 1970 à découvrir une société turque capitaliste aux clivages politiques profonds. Aux jeunes qui intègrent des universités turques, le label de « communistes » assigne une identité dans laquelle ils peinent à se retrouver.

Si l'exode de 1989 reflète les transformations sociales intervenues depuis le dernier moment migratoire¹⁶, les départs touchent largement les élites turques formées sous le socialisme - milieux enseignants, professions médicales intermédiaires, cadres de coopératives et d'entreprises publiques,

¹⁴ Huey Kostanick, *Turkish Settlement of Bulgarian Turks, 1950-1953*, Berkeley: University of California Press, 1957.

¹⁵ En 1934, 61,1% des bulgarophones savent lire et écrire, mais seulement 14,5% des turcophones. Au milieu des années 1950, l'illettrisme en milieu turc tombe à 36%. Cf. Ulrich Büchschütz, *Malcinstvena politika v Bălgarija* [La politique des minorités en Bulgarie], Sofia : IMIR, 2003, p.139.

¹⁶ Témoin le profil sociologique des réfugiés pris en charge par les pouvoirs publics turcs : 30,6% sont agriculteurs, 26,6% ouvriers, 14,2% employés dans des services de réparation ; 7,4% occupent des professions techniques intermédiaires, 5,5% sont enseignants et seulement 1,2% responsables administratifs. Ercüment Konukman, *op. cit.*

etc. - dont certaines avaient adhéré au projet socialiste avant de prendre leur distance, voire de s'opposer au régime au moment de l'assimilation forcée. L'arrivée en Turquie fait naître un sentiment d'étrangeté accentué par l'isolement imposé aux Turcs de Bulgarie dans les années 1980 : à l'exception de responsables du Parti ou de personnes ayant voyagé dans l'exercice de leurs fonctions, les réfugiés ne connaissent de la Turquie que les images de propagande bulgares et quelques lectures illicites. « Je n'avais aucune idée de ce qu'était la Turquie, rapporte ainsi une institutrice âgée de vingt-deux ans en 1989. Je me disais que cela devait être comme la Bulgarie, mais en langue turque »¹⁷. Entièrement scolarisés en bulgare, les migrants les plus jeunes cherchent parfois leurs mots en turc. Aux contrastes entre les ordres politiques et économiques s'ajoute par ailleurs la découverte de la faible légitimité sociale du travail féminin¹⁸ ou de différences dans la pratique confessionnelle. Incertains sur leur avenir, confrontés à des conditions de vie et de logement difficiles, jugeant souvent la société turque « conservatrice », quelque 150 000 migrants regagnent la Bulgarie sitôt annoncé le renversement de Todor Jivkov en novembre 1989.

Comme en 1950-1951, l'exil de 1989 redessine les contours des familles, la fermeture de la frontière intervenant avant que tous les membres d'une même lignée aient pu rejoindre la Turquie. Les voyages à destination de ce pays reprennent au lendemain de la chute du communisme. Au désir de réunion familiale se mêlent des stratégies de survie qui, à travers les migrations pendulaires, cherchent une réponse à la crise économique associée à l'instauration du capitalisme en Bulgarie¹⁹. Une figure inédite émerge au cœur de ces nouvelles mobilités, celle du migrant irrégulier dont l'image s'éloigne fort du *soydaş* (frère de sang) longtemps valorisé par les pouvoirs publics turcs. Les Turcs de Bulgarie oscillent alors entre circulations plurielles et installation durable au gré des inflexions des politiques migratoires bulgare et turque²⁰.

Avec les départs jusqu'ici décrits, les trajectoires du retour tissent des liens plus labiles qu'une confrontation entre ces deux notions ne le donnerait à penser. Ce sont ces derniers qui seront maintenant envisagés à travers l'exploration des itinéraires individuels ou familiaux de migrants ayant quitté la Bulgarie entre 1950 et 1989. L'analyse donnera à voir la manière dont les territoires de l'identité se recomposent au fil de passages entre la Bulgarie et la Turquie - invoqués, effectués ou réfutés.

L'impossible voyage ? Les itinéraires de l'(af)filiation

De la migration de 1950-1951 et de la terre des origines, rares sont ceux qui, à l'exception des plus âgés, ont gardé le souvenir. La confiscation des patrimoines au moment du départ, les trop rares échanges pendant la période communiste (quelques brèves visites à l'occasion de décès ou lorsque les relations bilatérales connaissaient une embellie), les voies du mariage et de l'enfantement en Turquie ont en outre distendu les relations avec le territoire des ancêtres. Dès la troisième génération, le fil ténu de la mémoire réside parfois tout entier dans la connaissance et l'investissement symbolique du nom du village d'origine. L'expérience des migrants de Bulgarie est indexée à celle de nombreux Turcs

¹⁷ Entretien avec F., Bursa, 42 ans, 02.09.2009.

¹⁸ Ayşe Parla, « Remembering across the border. Postsocialist nostalgia among Turkish immigrants from Bulgaria », *American Ethnologist*, 36(4), 2008, p.750-767.

¹⁹ « Partir, revenir : imaginaires et itinéraires migratoires bulgares en Europe » (dir. Nadège Ragaru), *Balkanologie*, 11 (1-2), décembre 2008.

²⁰ En 1989, la Turquie avait réactivé les lois de 1934 réservant aux seuls étrangers considérés comme turcs la possibilité d'immigrer. Les Turcs de Bulgarie arrivés à cette date purent recevoir la nationalité turque. En revanche, de 1990 à 2000, la Turquie a imposé un régime strict de visa aux ressortissants bulgares, une mesure à l'origine du développement de réseaux de passeurs illégaux. Entre 2001 et mai 2007, ont été autorisés des séjours de moins de trois mois. Cette mesure, qui a facilité la régularisation de migrants entrés et/ou restés illégalement dans les années 1990, a également encouragé le développement de migrations pendulaires. Depuis mai 2007, ne sont plus autorisées que des périodes de résidence de 90 jours une fois tous les six mois. Sur la politique migratoire turque, cf. Nurcan Özgür Baklacioğlu, *Protracted Insecurity and Asylum Policies in the Aegean*, New York, ISA, 15-18 July 2009; Jeanne Hersant, « 'Frères turcs' et indésirables à la fois: les migrants de Thrace grecque en Turquie », *Revue européenne des migrations internationales*, 24(3), 2008, p.129-146.

venus d'ailleurs, des anciennes provinces ottomanes ou du Caucase. Les imaginaires d'une terre que la plupart des descendants de *göçmen* n'ont jamais visitée empruntent à plusieurs répertoires - une historiographie turque ayant souvent présenté le communisme comme le stade suprême du nationalisme bulgare, des images télévisuelles de l'assimilation forcée de 1984-1985 et de l'exode de 1989, quelques figurations de la défunte grandeur ottomane proposées dans des films, documentaires ou livres, parfois aussi les témoignages des réfugiés de 1989 ou de migrants venus en nombre travailler dans les fabriques de Bursa et d'Istanbul au cours des années 1990.

Pour les représentants de la deuxième génération en revanche, les représentations du lieu sont modulées à travers des récits d'enfance. Si une image vit, c'est dans les paroles berçantes de la mère ou les évocations mélancoliques des grands-parents. L'origine a parfois la douceur triste du conte. La terre ancestrale y est dite comme terre nourricière, reliefs et parfums des arbres fruitiers. Authentique, elle a les rondeurs d'une existence rurale ignorante du grondement de la ville et de ses rythmes syncopés. E. est un médecin prospère né à Bursa de parents originaires de Džebel/Cebel dans les Rhodopes orientaux. A onze ans, il accompagna sa mère en Bulgarie où elle venait pleurer la perte d'un parent. De ce périple unique, il dit n'avoir gardé que des images éparées, infiniment plus pauvres que les visualisations nées de l'écoute maternelle. Son premier voyage à l'âge adulte, il l'effectue en 1998, au moment où l'accélération des réformes laisse augurer des perspectives d'investissements économiques. Il décide d'aller visiter le village de ses parents :

Je suis allé sur la tombe de mon grand-père, mais il n'y avait plus de tombe. Je ne suis pas parvenu à la retrouver. Dans le cimetière, les pierres tombales avaient été renversées, saccagées²¹. Alors je me suis dit que mes parents avaient bien fait de partir. Je voulais voir aussi notre maison familiale, depuis longtemps abandonnée. Toute mon enfance, ma mère m'avait parlé des cerisiers de son village, du jardin. Elle disait que là-bas les cerises avaient une odeur et un goût qu'on ne peut retrouver en Turquie. J'avais promis de lui en rapporter. J'ai cherché, cherché. Mais il n'y avait aucun cerisier, ni dans le jardin, ni autour. Plus rien. A un moment, j'ai avisé une souche d'arbre abattu. Je me suis penché. C'était un cerisier. Alors, je ne sais pas pourquoi, j'ai sorti mon appareil et j'ai pris une photo du tronc. Je me suis dit : cela au moins, je pourrai lui rapporter²².

En Turquie, la réitération des souvenirs de la mère avait fini par solidifier une image presque palpable des fruits du passé. Le lieu d'origine est alors recherché dans un hier dont on souhaiterait qu'il fut parvenu intact à l'heure des retrouvailles ; le voyage, pensé comme la lente remontée vers un avant pétrifié. Mais tandis que ces réminiscences continuaient d'être chaque jour dites au présent, le temps avançait inexorablement. Les repères susceptibles de signifier l'ancrage, dans le lieu de la mise en terre, la demeure ou l'arbre familial, ne subsistent qu'à l'état de ruines. La photographie fixe les cercles concentriques des veines de l'arbre qui donnent à voir l'épaisseur du temps écoulé et exposent incidemment l'impossibilité de la rencontre. Rompant la continuité entretenue à travers les scansions du passé, le voyage se mue en instant de dépossession.

L'enjeu du retour sur la terre natale ne se limite toutefois pas à l'impossible recherche d'un avant clos. Il concerne également la manière dont le voyage des origines participe d'un récit de soi qui, en fonction de la trajectoire sociale suivie après l'installation en Turquie, va revisiter différemment les lieux et marqueurs de l'appartenance, procéder à des pliures du temps à la faveur desquelles certains segments des histoires familiales redeviennent intimes et d'autres distants. La question du lieu reliée à celle de la filiation dialogue alors avec l'enracinement social revendiqué. Eloquent à cet égard est la trajectoire de la famille d'Ali Durmaz, fondateur et dirigeant, jusqu'à son décès dans un accident de voiture en 2003, d'une puissante entreprise de machines-outils, la compagnie Durma.

Ali Durmaz est né en 1935 dans un village de la région de Kârdžali/Kırcaali. Son père, paysan, vit des produits agricoles qu'il vend sur les marchés de Kırcaali et du commerce des biens, textiles

²¹ Au cours de la campagne d'assimilation forcée de 1984-1985, certains cimetières musulmans ont été profanés. Par ailleurs, maintes sépultures anciennes, situées dans des villages progressivement désertés, ont vu le temps éroder les inscriptions sur les pierres tombales.

²² Entretien avec E., Bursa, 05.09.2009.

notamment, qu'il rapporte de ses voyages. Ali a quinze ans lorsqu'il quitte la Bulgarie en 1950. Sans diplôme, contraint de veiller sur sa mère et ses frères et sœurs après le décès prématuré de son père, il devient ouvrier tourneur, puis ouvre sa propre boutique et crée une société qui connaîtra un vif succès. En 2001, ses nouveaux locaux sont inaugurés en présence du secrétaire d'Etat turc au commerce, Kemal Derviş. Durma emploie alors 550 salariés et réalise près de 90% de son chiffre d'affaires à l'exportation. A la mort de leur père, Hüseyin et Fatma, deux de ses trois enfants, ont repris la succession familiale. Dans l'ancien bureau d'Ali Durmaz, ils ont installé un musée : les murs sont tapissés de reproductions d'articles de presse qui reconstituent les épisodes marquants d'une existence dont le rythme épouse les phases de l'ascension sociale. A hauteur de main, sont exposés sous vitrine objets personnels et souvenirs. Derrière le bureau, trône, solitaire, une large photographie de Kemal Atatürk - choisie par Ali Durmaz lui-même, confie sa fille - : le père de la nation turque y est représenté l'index tendu vers l'horizon. N'étaient quelques photographies jaunies, les figurations du lieu de naissance ou même d'un passé antérieur à l'arrivée en Turquie seraient rares : l'existence que ce musée met en récit commence en Turquie.

En hommage au défunt, Fatma Durmaz Yılbirlik a également édité un ouvrage en langue anglaise²³, seconde relation d'un passé travaillé par le présent. Le village de naissance « sur le flanc des Rhodopes couvert de pins, là où les deux bras de l'Arda se rencontrent »²⁴ y fait l'objet d'une mention succincte : souvenirs de classe dans la modeste école attenante à la mosquée, premières ventes écolières attestant d'un instinct entrepreneurial précoce, courage d'Ali se dressant contre le mépris de la foi d'un instituteur redoutant la répression communiste. La « migration » et l'installation en Turquie sont de même traitées selon un canevas court :

...la pression dans le pays devenait de plus en plus sévère. C'était juste après la seconde Guerre mondiale et la cruauté s'intensifiait. Avec le communisme, la vie des Turcs est devenue plus dure que jamais ; le turc et les leçons de calligraphie ont été interdits et l'assimilation était visible. (...) Le matin du Kurban Bayram suivant, ils offrirent le sacrifice et laissèrent derrière eux tout ce qu'ils avaient, leurs champs et la table sur laquelle ils avaient pris leur dernier dîner. Emportant tout ce qu'ils pouvaient, ils partirent à cheval en direction de Kircaali. Ils avaient une invitation officielle de leurs proches en Turquie. Les attendait un voyage plein de frayeurs et de péripéties. Car elle était loin la terre où ils embrasseraient la vie à nouveau et prendraient racine. Pendant leur long et douloureux voyage vers la Turquie, ils ne parvinrent à faire cesser les larmes de la petite Ayşe [l'une des sœurs d'Ali] qu'en lui rappelant les soldats bulgares (...). Enfin ils descendirent à la station Haydarpaşa. Le foyer pour réfugiés où ils passèrent une semaine fut leur premier abri. Puis ils prirent le bateau à vapeur *Marakas* jusqu'à Mudanya. Leur tante, qui vivait à Bursa, les accueillit et les hébergea quelque temps. Bientôt ils trouvèrent une maison à louer et s'y installèrent²⁵.

Quoique bref, le récit est d'une étonnante richesse symbolique. La description de la politique d'assimilation censée caractériser la fin des années 1940 s'inscrit dans une lecture du communisme bulgare comme une ère homogène de violences qui se cristallisa dans les années 1980, au moment de l'assimilation forcée²⁶. L'épreuve du voyage constitue le motif central du texte, l'opérateur de la rupture-métamorphose qui conditionne renaissance *et* enracinement en Turquie. Dans la suite de l'ouvrage, la narration construit une figure du père comme homme visionnaire et industriel qui n'est pas sans évoquer les récits des enfants de la grande bourgeoisie turque étudiés par David Behar²⁷. Le lieu d'origine n'est pas totalement absent, mais il prend place et sens en fin de parcours, dans l'évocation du mécénat et de la prodigalité. L'on apprend ainsi que, membre de la Chambre de commerce de Bursa, Ali Durmaz a offert à sa ville d'adoption deux écoles et un stade de sport et qu'il a par ailleurs financé la construction du bâtiment abritant l'organisation des migrants originaires

²³ Fatma Durmaz Yılbirlik, *An Agreement with Life. Ali Durmaz, 1935-2004*, Bursa : Ekip Media Yayıncılık, 2005.

²⁴ Ibid, p.15.

²⁵ Ibid, p.17.

²⁶ Le turc ne fut pas interdit dans les années 1940, le développement de revues, éditions, œuvres théâtrales en langue turque étant au contraire encouragé.

²⁷ David Behar, « L'inscription de l'héritier dans la lignée. Filiation, affiliation et réussite sociale en grande bourgeoisie turque », *European Journal of Turkish Studies*, 4, 2006.

d'Ardino/Eğridere. Mention est également faite du soutien qu'il apporta en 1985 à la fondation de Bal-Göç (*Balkan göçmenleri kültür ve dayanışma derneği*), une influente organisation de migrants turcs des Balkans.

Au moment de l'entretien, Fatma Durmaz s'apprête à effectuer son premier voyage en Bulgarie, car son entreprise envisage d'y ouvrir une filiale. L'entrée de la Bulgarie dans l'Union européenne (UE) a renforcé l'attractivité du pays. Comment cette élégante femme d'affaires pense-t-elle son voyage dans un Etat qu'elle imagine « petit, relativement pauvre et verdoyant » ? « Je ferai comme la dernière fois, lorsque nous étions allés en excursion en Macédoine et jusqu'à la côte dalmate. Nous étions passés par une agence qui avait tout organisé, très bien d'ailleurs. Eux savent quels sont les sites touristiques à ne pas manquer »²⁸. Une idée de l'itinéraire ? « En premier lieu bien sûr, j'irai voir le siège de la filiale à Sofia. Puis je me rendrai dans le village de mon père et, ensuite, je visiterai les curiosités du pays. De toute façon, je ne resterai que quelques jours. Je n'ai pas beaucoup de temps ». Soudain, Fatma Durmaz se lève et revient avec un portefeuille au cuir vieilli que son père ne quittait jamais. L'entrepreneur y avait gardé trois billets de banque, bulgare, colombien et chinois. Dans ce paysage de monnaies étrangères, cartographie des mondes imaginés, la Bulgarie prend place entre les immensités de l'Amérique latine et de la Chine. Du doigt, Fatma Durmaz désigne une carte de visite qu'elle hésite à extraire, celle d'une femme, manager d'une entreprise de textile dans une petite commune des Rhodopes. « Je ne sais pas qui est cette femme, dit-elle. C'est la seule carte que nous ayons retrouvée sur lui ». Avant d'ajouter : « C'est là que je voudrais aller, je voudrais retrouver cette femme ». Comme si cette médiation pouvait, sur le lieu insondable des origines, tracer une voie d'entrée et aider à redécouvrir un père dont Fatma Durmaz ne cesse de souligner à quel point, pris par ses affaires, il était absent. Sur les significations attribuées au retour, sur les maniements du temps, cette trajectoire jette un éclairage complexe : là où le désir d'être pleinement accepté au sein de la notabilité turque locale invite à faire valoir l'enracinement en Turquie d'une filiation entrepreneuriale appelée à se confondre avec la filiation individuelle - quitte à reléguer à l'arrière-plan une origine bulgare peu prestigieuse - le pèlerinage sur les traces du père réincorpore dans le récit de soi cette terre villageoise²⁹. Dans la présentation qui en est faite, c'est toutefois par référence à un projet professionnel dépourvu de sentimentalité que le voyage en Bulgarie est introduit.

Bien que la plupart des migrants venus en 1950-1951 n'aient pas connu semblable réussite sociale, certaines facettes de l'appréhension du lieu et du temps se retrouvent d'un entretien à l'autre. Le voyage des racines est associé à un itinéraire jalonné d'escalades. L'espace advient à travers l'énumération de lieux reliant entre eux des univers, rationalités et émotions hétérogènes. Les étapes obligées du village d'origine et du cimetière sont volontiers complétées par la découverte de sites touristiques. L'insistance sur l'économie du temps participe par ailleurs d'une mise en exergue du contraste entre une Turquie en mouvement et un ailleurs associé à une temporalité suspendue. Tous les récits collectés suggèrent enfin la nécessité de penser la spatialisation des identités autour de trois coordonnées, le lieu d'où l'on vient, l'endroit où l'on s'est établi et la manière dont les rapports entre l'un et l'autre sont transformés par le changement d'horizon. Envisagée depuis la Turquie, la Bulgarie fait figure d'Etat de taille modeste, peu développé, dont la ruralité préservée n'est pas dépourvue de charme. Plus fondamentalement, la transformation du regard est corrélée à l'élargissement des opportunités sociales. Pour apprécier les modes d'appréhension du village et du pays (re)découverts, il convient dès lors d'interroger l'articulation entre mobilités spatiale et sociale. Cette dimension apparaîtra avec une saillance particulière si l'on considère les expériences des migrants arrivés dans les années 1970, eux pour qui le voyage des origines est susceptible de participer de l'énonciation et de la confirmation de l'ascension sociale réalisée en Turquie.

La reconquête notabiliaire du lieu : espaces de la réussite sociale et récits de la turcité

²⁸ Entretien avec F. Durmaz, Bursa, 04.09.2009.

²⁹ Par notabilité, l'on entend ici cette estime sociale convertible en position de pouvoir, qu'elle soit liée à la naissance, la fortune, la réputation ou des ressources redistribuables. Pour un tel usage, voir les dossiers « Trajectoires de la notabilité », *Politix*, 17 (65 et 67), 2004.

Un village à flanc de montagne, toitures colorées des maisons basses, courbes du relief végétal sous un flamboyant soleil d'été. Une mairie, petite bâtisse aux murs fissurés ; on aperçoit encore le nom du cinéma qu'elle abrita, désormais fermé, et les traces d'une bibliothèque que les livres ont abandonnée. La maison familiale apparaît vue de face, puis de côté, avec son enclos et ses murs à la chaux - vide. De prise en prise, se dessine le cheminement du visiteur. Ici une route en dos d'âne, étroite et nue ; à l'horizon émerge le long minaret d'une mosquée. Nous atteignons le vaste *tjurbe* construit en 2005 au pic *Svoboda* des Rhodopes où serait enterré un prédicateur musulman du XIV^{ème} siècle, *Enihan baba (Enihan baba Türbesi)*. Il faut monter plusieurs centaines de marches avant d'atteindre le mausolée blanc ; une petite fontaine ouvre la voie. Photos de famille : les uns après les autres, dispersés le long de cet escalier qui semble ne jamais devoir finir, les membres de la parentèle grimpent. Le point de vue est splendide. Poses collectives devant l'édifice. Un cliché figure une plaque commémorative en l'honneur de « Momčil vojvoda » posée par des militants nationalistes bulgares à quelques pas du sanctuaire³⁰. Viennent ensuite des photographies joyeuses et festives : mariage, danses et repas déclinés en plusieurs villages et demeures privées. Ici, l'attention est attirée sur ce convive, un chanteur populaire, lointain cousin avec qui l'on a renoué. Là, on remarque la présence d'un député du Mouvement des droits et libertés (DPS/HÖH, représentant la minorité turque de Bulgarie) et de son épouse. Changement de décor. Nous sommes à Plovdiv dans l'une de ces superbes maisons d'architecture dite « Renaissance nationale » transformées en restaurant. L'appareil a capté une fresque murale sur laquelle danse un derviche tourneur. Le périple se clôt avec le portrait de ce frère et de cette sœur, séparés au temps de l'assimilation forcée - l'un partit en Turquie, l'autre prit épouse à Gabrovo - à qui Y. a donné l'opportunité de se retrouver.

En 2008, la famille de Y. a organisé en Bulgarie les retrouvailles des dix frères et sœurs de sa mère que la vie avait éparpillés entre Bursa, Istanbul et Izmir en Turquie, Plovdiv, Ardino et Asenovgrad en Bulgarie. Pendant quatre jours, ils ont sillonné les Rhodopes. Les clichés que l'on vient de décrire furent pris à cette occasion. Carnets de voyage, tri dans le temps et l'espace, ils désignent ce qui a vocation à être incorporé dans le souvenir, à être montré de retour en Turquie. Le voyage des racines y est présenté dans ses divers motifs : réjouissances familiales, sociabilités politiques et/ou associatives, pèlerinage. L'auteur de ces photographies, Y., a grandi dans un village de la région de Kărdžali/Kırcaali, avant que son père, instituteur, ne s'installe à Plovdiv, la deuxième ville de Bulgarie, pour assurer un futur meilleur à son fils. Ce premier voyage accompagna le passage d'un environnement villageois principalement turc à un univers citadin presque exclusivement bulgare. Au collège, Y. est le seul Turc de sa classe. Quelques fautes de grammaire en bulgare, langue dans laquelle les cours sont dispensés, et un nom à consonance spécifique le singularisent d'entrée, quand ils n'engendrent pas une solitude tue. Certains week-ends, Y. rentre au village où les habitants vivent de la culture du tabac. « Nous savions ce qui nous attendait si nous ne travaillions pas bien à l'école, commente l'une de ses connaissances, un ancien professeur de sciences physiques. Nous voulions réussir, ne pas être comme nos parents et nos grands-parents »³¹. Le départ vers la Turquie est arrêté en 1978, date à laquelle Y. achève sa scolarité dans un lycée technique préparant aux métiers de la restauration. Toutefois, à Bursa où vit une de ses tantes, un oncle lui suggère de changer d'orientation et de s'inscrire en médecine. De brillantes études le mènent vers une spécialisation en chirurgie. Jeune médecin, il est envoyé en poste à l'Est de la Turquie, y rencontre sa future épouse, elle aussi docteur, avant de revenir à Bursa poursuivre son ascension professionnelle dans une clinique privée.

C'est dans le cadre d'un engagement associatif au sein de Bal-Göç (*Balkan göçmenleri kültür ve dayanışma derneği*) que Y. a renoué avec la Bulgarie à la fin des années 1990, un pays où il se rend

³⁰ Vénéral par les musulmans des Rhodopes comme un saint de la conquête ottomane, Enihan Baba est parfois vu en Bulgarie comme un chef militaire ayant cherché à soumettre la montagne. Le site retenu pour le monument a fait controverse, lui qui est associé en milieu chrétien à la figure de Momčil dont la légende raconte qu'il se serait opposé à l'avancée des troupes ottomanes en 1345. Voir Evgenja Troeva-Grigorova, « Istoriografijata kato pole na pametta » [L'historiographie comme champ de la mémoire], *Bălgarski folklor*, 3-4, 2008, p.101-117.

³¹ Entretien avec A., Bursa, 06.09.2009.

désormais au moins une fois par an³². Chirurgien renommé, il est revenu sur cette terre en l'abordant non plus depuis l'ancienne périphérie villageoise, mais depuis le centre géographique (Sofia) et social (ses élites). Sous l'effet du rapprochement entre propriétés biographiques, certains liens familiaux se sont resserrés. Plusieurs responsables politiques turcs de Bulgarie sont ses familiers. Sa maîtrise parfaite de la langue bulgare, entretenue avec soin, confère à ses circulations une grande aisance par-delà les milieux turcs. Membre d'un réseau de cliniques privées turques qui compte soixante établissements, il mobilise ses relations pour soutenir le projet de construction d'une clinique à Sofia. L'engagement associatif est ici une reconquête du lieu qui atteste tout en le confortant le statut social récemment acquis. Si, en Turquie, son intégration à la notabilité locale reste vécue comme inachevée, dans le regard des Turcs restés en Bulgarie et celui des camarades de lycée bulgares - conviés à son initiative en 2008 à célébrer les trente ans de leur promotion -, il lit le chemin qu'il a parcouru. Entre deux voyages en Europe, il prend même le temps de découvrir la Bulgarie en « vrai » touriste, visite le monastère de Bačkovo au sud de Plovdiv, arpente sites remarquables et monuments.

Tel que proposé dans les photographies commentées, le récit de soi s'opère en affinité avec une relecture de la place des communautés turques de Bulgarie dans la narration historique turque. Là où l'école bulgare des années 1970 donnait de l'ère ottomane une image de violence effroyable, de la Turquie celle d'un pays arriéré et faisait silence sur l'histoire d'une minorité turque dont les marqueurs identitaires étaient les uns après les autres contestés, l'installation en Turquie a offert l'opportunité de réhabiliter le passé ottoman de la *Rumeli* et, corrélativement, l'histoire de la communauté turque de Bulgarie. C'est ainsi en Turquie que Y. découvrit les proximités entre l'architecture de la « Renaissance nationale » bulgare si présente dans le vieux Plovdiv et l'architecture ottomane dont Bursa garde de beaux vestiges, avant, peut-être, de déceler dans celle-là une déclinaison locale de l'ottomanité. Le pèlerinage vers *Enihan baba Türbesi* - un lieu de dévotion fréquenté tant par les Turcs des Rhodopes que par les *göçmen* installés en Turquie - participe d'une même articulation entre l'ici et l'ailleurs à travers leur inscription dans une commune histoire multiséculaire. Avant même la construction du mausolée, ce site faisait l'objet d'un culte. L'édification du *tjurbe* a toutefois considérablement accru son rayonnement. « Ils étaient 5 000 à l'occasion du dernier *kurban* » souligne Y. non sans fierté. Réinscrite dans une longue durée prestigieuse, l'histoire des Turcs de Bulgarie gagne aussi une nouvelle profondeur de champ, elle qui est désormais reliée à celle des autres communautés turques balkaniques. « Avec Bal-göç, nous étions récemment en Macédoine. C'était ma première fois. J'ai beaucoup aimé Skopje, *Čarsija* [l'ancien quartier du bazar ottoman]. Et puis là-bas, on se sent vraiment chez soi. Tout le monde comprend et parle le turc, surtout chez les personnes âgées. Ensuite nous sommes allés à Prizren – trois heures seulement, nous n'avions pas beaucoup de temps - avant d'atteindre Priština. Il y a un *tjurbe* là-bas dédié à Murat Ier. Depuis quatre ou cinq ans, les Turcs d'ici ont pris l'habitude d'aller le visiter »³³. En fin de parcours, Bursa et Priština se trouvent ainsi reliées dans une cartographie symbolique unique : après son décès, lors de la bataille du Kosovo en 1389, la dépouille de Murat fut transportée à Bursa, capitale de l'Empire ottoman naissant, où fut édifié un sanctuaire. Quelques décennies plus tard, un mausolée était érigé en son honneur près de Priština³⁴.

Ce travail de réinscription en terre natale - fût-il médiatisé par la référence à une histoire collective - n'est toutefois pas sans présenter le risque d'introduire une imperceptible distance avec les générations nées en Turquie. Comment partager des souvenirs, une affectivité propre avec des fils à qui la Bulgarie n'évoque quasiment rien ? « L'un de mes fils est étudiant à l'université de Sabancı [université privée en langue anglaise d'Istanbul] ; il veut partir six mois en Suède. Mon fils cadet va au lycée ici à Bursa. Il a commencé à apprendre l'anglais et aussi un peu de français. Il avait songé à essayer d'apprendre le bulgare, puis il y a renoncé. Maintenant, il pense plutôt au russe. Evidemment,

³² Sur l'engagement associatif comme vecteur et signe d'accomplissement social dans le cas des Turcs de Thrace, voir Jeanne Hersant, « Les associations de migrants originaires de Thrace occidentale (Grèce) à Bursa et Zeytinburnu : pratiques politiques et figures de notables », *European Journal of Turkish Studies*, 2, 2005.

³³ Entretien avec Y., Bursa, 02.09.2009.

³⁴ La tombe du Sultan Murat à Priština a été restaurée entre 2004 et 2006 avec le soutien de la Turquie.

pour eux c'est différent, ils n'ont pas grandi là-bas. Mais je les ai emmenés en Bulgarie. Comme ils adorent le ski, nous sommes allés à Pamporovo. Evidemment, on peut faire du ski ici aussi ; les montagnes de Bursa sont réputées pour leur neige. Ça leur a beaucoup plu. Nous y sommes allés deux fois »³⁵.

Du tourisme des racines au tourisme tout court s'opère dès lors parfois une conversion qui n'est pas propre à la trajectoire de Y. En partie à l'incitation d'organisations de *göçmen* qui tentent de susciter l'intérêt en diversifiant leur offre d'activités en Bulgarie³⁶, en partie en raison du moindre coût des vacances, certains migrants et descendants de migrants ont pris l'habitude de profiter des neiges bulgares, d'eaux thermales réputées ou des plages de la mer Noire. Le dépaysement de la vision induit par l'installation en Turquie n'est pas non plus étranger à cette exploration touristique. Pour la grande majorité des migrants arrivés en 1950-1951, en 1969-1978, voire en 1989, la traversée des Dardanelles a fusionné deux mouvements : elle a été franchissement d'une frontière étatique mais aussi passage du statut de rural à celui d'urbain. Cette urbanité apprise en Turquie, fût-ce en marge des cités, a favorisé le développement d'un regard en mesure de traverser les anciennes frontières socioculturelles et symboliques qui séparaient, aux yeux de maints Turcs, les « périphéries » turques du cœur de l'Etat. Endossant tour à tour les rôles de voyageur des racines, pèlerin, touriste et entrepreneur, Y. envisage quant à lui de racheter l'ancienne école de son village et d'en faire un hostel écologique.

Pour les *göçmen* des années 1970, la question du retour est aussi - comme l'a suggéré l'évocation de la réunion de Y. avec ses anciens camarades de lycée - celle de la confrontation avec des amis et voisins demeurés en Bulgarie. La quête des origines ne peut être dissociée d'une lecture de soi par démarquage, jugeant les usages comparés du temps. Cet enjeu transparait plus encore dans le cas des Turcs ayant fui la Bulgarie il y a seulement vingt ans, notamment parce que la bulgarisation forcée et l'exode ont mis à l'épreuve les relations intercommunautaires.

Les mouvements pendulaires de l'identité : ici comme ailleurs

Le visiteur est accueilli par des bâtiments à six étages de couleur ocre ou rose entre lesquels sillonnent de petits jardinets impeccablement entretenus ; des tomates d'un rouge vif enveloppent les tuteurs de ces potagers improvisés où alternent fruits et légumes. Entre deux immeubles surgit un espace de jeu pour enfants. Nous sommes à Ikitelli, un quartier industriel et populaire situé dans la partie européenne d'Istanbul où, en 1989, le gouvernement turc fit construire des logements pour les réfugiés de Bulgarie (*göçmen konutları*). Anciens locataires, les migrants ont depuis lors acquis les appartements mis à leur disposition. Les plus fortunés ont quitté la résidence pour s'installer dans des quartiers moins excentrés ; ils ont été remplacés par des Turcs de Bulgarie venus dans les années 1990 quérir un emploi. Presque tous les habitants établis en 1989 sont originaires de la région de Şumen/Şumnu, au nord-est de la Bulgarie, comme en attestent l'appellation des ruelles qui longent les immeubles : « Au début des années 1990, explique un instituteur aujourd'hui à la retraite, quand les autorités nous ont demandé de donner des noms aux rues du quartier, nous nous sommes rassemblés et les avons choisis ensemble. Chaque rue porte le nom d'un des villages dont nous sommes venus »³⁷.

Par contraste avec les procédés d'inscription observés dans les précédents moments migratoires, c'est ici le lieu de résidence dont il a fallu maîtriser la part d'étrangeté à travers l'intercession de la terre d'origine³⁸. Les toponymes³⁹, l'aménagement des espaces verts autour des

³⁵ Entretien avec Y., *op. cit.*

³⁶ Illustrative est, à cet égard, l'offre touristique de l'Association des migrants de Ardino/Eğridere de Bursa : outre des soirées musicales et rencontres littéraires figure la découverte de la réserve naturelle de *Belite Brezi* et de la station de ski de Pamporovo. Entretien avec l'un de ses responsables, Bursa, 06.09.2009.

³⁷ Entretien avec P., 68 ans, Istanbul, 01.09.2009.

³⁸ Hayriye Memoğlu-Süleymanoğlu, « Sbogom baštino ognište, sbogom rođen kraj » [Adieu foyer paternel, adieu région de naissance], 16.01.2010, <http://thebigexcursion.blogspot.com/>

³⁹ Ce mode d'appropriation a également concerné les noms des personnes. En 1984-1985, les Turcs de Bulgarie avaient été contraints d'adopter des patronymes bulgarisés (d'ailleurs parfois différents au sein d'une parentèle en fonction du lieu où le changement était effectué). A leur arrivée en Turquie en 1989, les migrants eurent à

bâtiments participent d'un même effort pour inscrire dans le lieu nouveau ce que l'on a laissé derrière soi et tresser la continuité dans la rupture de la migration⁴⁰. A travers ces espaces-temps mis en abîme sont aussi reconduits un peu de l'ancien ordre villageois, un entre-soi garant de la préservation des solidarités antérieures qui confère lisibilité au monde urbain. L'identitarisation du lieu intervient comme par miniaturisation des espaces : dans l'immensité de la ville-pays Istanbul, l'ancien village est devenu rue, les jardinets reproduisent à échelle réduite les lopins de terre privés de l'époque communiste.

Production matérielle et symbolique de la localité, l'entretien raffiné des espaces potagers arrache aussi Ikitelli à l'anonymat des constructions pour migrants bâties à la hâte en 1989-1990 selon des plans architecturaux presque toujours identiques et dont certaines sont déjà vétustes. Il sert à marquer l'identité distinctive des *göçmen* de Bulgarie par rapport aux autres migrants établis à Istanbul comme aux Turcs « locaux ». Car l'affichage des vertus jardinières qui dit le village dans le ville expose également une éthique du travail à travers laquelle les Turcs de Bulgarie subjectivent leur condition de nouveaux venus dont le dialecte fait sourire et leurs mœurs sont jugées trop libérales par les ruraux turcs arrivés à Istanbul depuis le cœur de l'Anatolie : « Nous sommes venus ici pour pouvoir être enfin turcs, confie N., et ils nous appellent bulgares »⁴¹. De cette « bulgarité », certains migrants de 1989 ont fait une singularité revendiquée à travers la préservation d'habitudes alimentaires qui tranchent parfois avec les interdits religieux suivis en Turquie (tels la consommation de porc ou d'alcool ou la plus faible pratique du jeûne du Ramadan).

Interpréter en termes de nostalgie ou d'inadaptation à la société turque ces transcriptions en Turquie d'arts de faire liés à la terre natale serait toutefois extrêmement réducteur. Si, parmi les migrants, quelques retraités ont préféré passer leurs derniers jours en Bulgarie et être enterrés auprès des leurs, la plupart des *göçmen* ont apprivoisé la sensation mêlée de l'étranger et du familier. L'horizon de leurs existences n'épouse pas les frontières étatiques ; ses territoires pertinents sont relationnels. L'écheveau des liens n'exclut pas la formulation de polarités, d'ailleurs changeantes, où Bulgarie et Turquie font couple : le lieu de naissance et celui où l'on vit, le pays où l'on travaille et celui où l'on passe ses vacances. Pour autant, la fréquence des voyages, les significations qui leur sont attribuées couvrent une large palette de nuances : ceux-là sont plus réguliers lorsque des proches sont demeurés en Bulgarie ou que les enfants partent étudier dans un pays où l'enseignement supérieur est moins onéreux et les examens d'entrée réputés plus accessibles. La détention de la double nationalité - couplée à l'exercice de droits sociaux (le versement d'une retraite) et politiques (le vote) - facilitent de même les visites, là où l'irrégularité transforme chaque franchissement de la frontière en épreuve⁴². Plus fondamentalement, le rapport au voyage met en jeu les constructions d'identités elles-mêmes en articulation avec les appartenances générationnelles, professionnelles et sociales des *göçmen*, leur éventuelle adhésion passée au Parti communiste et, plus encore, la manière dont fut vécue la bulgarisation forcée.

choisir un nouveau patronyme. Certains retinrent l'appellation du village ou de la ville dont ils étaient issus. Le lieu d'origine, incorporé dans les existences individuelles, devint sésame signifiant publiquement la filiation au moment de l'entrée en terre nouvelle. Entretien avec Z., 39 ans, Bursa, 07.09.2009.

⁴⁰ Selon une logique similaire, dans la commune de Nilüfer, le bâtiment de l'Association des migrants d'Ardino a la forme du « pont du diable » symbole de la municipalité. L'organisation a par ailleurs choisi pour slogan « le monde devient plus petit et Ardino plus grand » (*Dünya küçülüyor, Egridere büyüyor*), illustrant un univers globalisé de distances rétrécies dans lequel la localité gagne en centralité.

⁴¹ Entretien avec N., *op. cit.*

⁴² On estime entre 50 000 et 250 000 les Turcs de Bulgarie détenant la double nationalité. Leur dénombrement est rendu difficile par le fait que certains sont enregistrés sous deux patronymes différents : le nom bulgare imposé en 1985, en Bulgarie ; leur nom turc de naissance ou le nouveau patronyme qu'ils se sont choisis en 1989, en Turquie. Notons que l'entrée de la Bulgarie dans l'UE en 2007 a renforcé l'attractivité de la détention d'un passeport bulgare. Nurcan Özgür-Baklacioglu, « Dual Citizenship, Extraterritorial Elections and National Policies: Turkish Dual Citizens in the Bulgarian-Turkish Political Sphere », in : Osamu Ieda (ed.), *Beyond Sovereignty: From Status Law to Transnational Citizenship?*, Sapporo : Hokkaido University, 2006, p.319-358.

Car le « retour » sur le lieu de naissance engage la relation à ceux qui sont restés, qui étaient là au moment de l'assimilation et de l'exode. Des expériences de solidarité, de fidélité dans l'absence (les Bulgares qui prirent soin des biens et bêtes qui leur avaient été confiés) coexistent avec les souvenirs de l'indifférence, de la trahison parfois aussi des voisins ou collègues qui rachetèrent à vils prix les propriétés cédées dans l'urgence ou pillèrent les biens abandonnés. Y compris lorsque la déchirure fut euphémisée, la rencontre avec les anciens familiers mêle parfois à l'hospitalité des non-dits, des incompréhensions qui croissent au fur et à mesure que divergent les trajectoires individuelles. S., un ancien chauffeur de 68 ans se souvient : « J'ai quitté la Bulgarie en 1989. J'avais travaillé pendant 27 ans dans une usine ; j'avais un maison, j'avais tout fait de mes mains et un jour on est venu me dire : « tu dois tout quitter ». Comme cela, psitt, du jour au lendemain. Au moment où ils nous ont changé les noms, il y a des Bulgares qui se sont réjouis »⁴³.

Originaire d'un village de la région de Šumen/Šumnu, il rentre tous les étés en Bulgarie où vit encore le frère de sa femme. Chaque retour est l'occasion d'évaluer les parcours : « J'ai dit à mes amis bulgares : en Turquie, j'ai une maison, j'a une voiture, j'ai deux fils. Voilà ce que j'ai fait en vingt ans. Mes amis bulgares, je leur ai dit : « Et vous, pendant ce temps là, qu'avez-vous fait ? » Et ils se taisent, eux, ils se taisent. En Bulgarie, la crise a été terrible. Tout ce qui avait été construit sous le socialisme, ils ont tout pillé. Il n'en reste rien »⁴⁴. Dans cette rencontre, le déplacement imposé est transcrit comme bifurcation du temps : en Turquie, malgré les obstacles, les migrants ont (re)construit leur existence, alors que les Bulgares seraient enfermés dans une temporalité immobile, sinon régressive. Le mouvement subi est recodé comme vitalité. En parallèle, les destinées individuelles sont présentées comme isomorphes aux trajectoires des Etats, crise et déclin économique pour la Bulgarie, dynamisme et modernité pour la Turquie.

Plus généralement, le déplacement géographique vaut déplacement le long d'une échelle de la prospérité relative. Bien que les *göçmen* vivant dans les logements pour réfugiés appartiennent souvent aux milieux ouvriers et agricoles, plus rarement aux classes moyennes, leurs revenus - y compris lorsqu'ils touchent une retraite⁴⁵ - sont supérieurs à ceux de leurs homologues bulgares. Les séjours là-bas fournissent l'opportunité de jouir d'une aisance financière inhabituelle, même dans le contexte de la crise économique de 2009. Depuis qu'il a pris sa retraite il y a neuf ans, S. ne se rend plus guère au cœur d'Istanbul, trop éloigné, trop onéreux. Il continue cependant à gagner la Bulgarie en voiture chaque année. N., une enseignante dont le père réside toujours à Ikitelli, mais qui s'est installée dans un quartier habité par des « Turcs locaux », raconte de même : « récemment, je suis allée en vacances en Bulgarie avec une amie et collègue de Plovdiv. Nous avons réussi à trouver un hôtel à 10 leva la nuit [5 euros environ]. Mais pendant tout le séjour, j'ai fait attention à mes dépenses ; j'ai réduit mon train de vie afin qu'elle ne se sente pas mal à l'aise. A ce moment-là, j'ai bien senti la différence avec la situation en Bulgarie »⁴⁶.

Il n'est pas inintéressant de noter que, dans ces jeux de miroir, deux repères temporels différents sont utilisés. Lorsque le récit met en exergue l'accomplissement de soi en Turquie, la trajectoire individuelle se lit dans la confrontation entre le présent de la Turquie et celui de la Bulgarie. Quand sont discutées les frustrations de l'existence en Turquie, le point de comparaison n'est plus la Bulgarie actuelle, mais celle d'hier : « Oui, la vie est très différente ici, parce qu'ici, c'est le capitalisme, affirme ainsi S. Là-bas, il y avait le communisme et sous le communisme, il n'y avait peut-être pas beaucoup d'argent, mais rien ne coûtait cher et chacun avait pour lui. A l'époque, ils nous disaient que le communisme apporterait le bonheur à tous et que le capitalisme était terrible. Ils ont eu tort sur le communisme, mais ils avaient raison sur le capitalisme. Ici, il y a beaucoup d'inégalités »⁴⁷.

⁴³ Entretien avec S., Istanbul, 31.08.2009.

⁴⁴ Op. cit.

⁴⁵ Le rapport est de un à trois pour les anciens enseignants, par exemple. Par ailleurs, environ 35 000 Turcs de Bulgarie seraient parvenus depuis 1999 à obtenir une pension bulgare au montant insuffisant pour vivre en Turquie. Nurcan Özgür-Bakacıoğlu, *op. cit.*, p.329.

⁴⁶ Entretien avec N., *op. cit.*

⁴⁷ Entretien avec S., *op. cit.*

La Bulgarie de l'avant et la Turquie d'aujourd'hui deviennent contemporaines.

Cette coexistence d'horloges plurielles ne saurait toutefois être vue comme dissonance. Elle constitue plutôt l'un des mécanismes de réagencement du temps, c'est-à-dire de soi, dont la richesse est illustrée par la trajectoire de N., qui a grandi à Razgrad/Razgrat. Écoutons-là : « C'est en 1985 [au moment de l'assimilation forcée] que je me suis rendu compte qu'il fallait que je comprenne comment on pouvait être turc. La langue était en train de disparaître, il y avait des mots que l'on trouvait plus facilement en bulgare. Jusqu'à aujourd'hui, il y a des migrants qui continuent à utiliser des termes spécifiques ; tu peux les reconnaître à ces mots. J'étais la seule Turque de mon lycée. Là-bas, il n'y avait personne à qui tu pouvais raconter ce que t'arrivait. Il était facile en ville d'être intégré, de s'intégrer. A l'époque, on apprenait à être turc au village auprès des grands-mères et des grands-pères ». Elle s'arrête un instant, avant de poursuivre : « C'est vrai, par moment, j'ai la nostalgie de cette époque. L'an prochain je voudrais emmener ma fille là-bas. L'air y est sain ; l'alimentation lui fera du bien. Et puis je voudrais qu'elle apprenne le bulgare. Je lui parle déjà un peu, mais elle ne comprend pas encore. Elle est citoyenne de Bulgarie après tout »⁴⁸.

Pour les représentants de la génération de N., dont les parents s'étaient établis en ville, la chaleur des étés était associée à ces villages où les rituels de passage et les fêtes revêtaient leurs couleurs diaprées et où l'on baignait dans un environnement linguistique principalement turc. A., dont le grand-père était à ses heures libres calligraphe et tailleur de pierre, se rappelle de même : « Mon grand-père préparait le café. Avec ses frères, il passait de longues soirées à discuter des temps anciens. Je les écoutais raconter des contes à demi-fabuleux sur les débuts de l'ère ottomane, pleins de miracles et de djinns. Mon grand-père disait qu'au moment du ramazan, une lumière particulière recouvrait la nuit, qu'elle était la porte du ciel s'ouvrant et qu'alors tous les souhaits pouvaient se réaliser. Il y avait une aura de mystère dans ce folklore local. Là-bas, les temps ottomans vivaient encore »⁴⁹.

Ce trajet du monde urbain vers un lieu d'origine berceau de l'identité, N. souhaite désormais le faire accomplir à sa fille. Mais, paradoxalement, le retour n'est plus cette fois-ci utilisé pour apprendre à « être turc » ; il l'est afin de transmettre à son enfant une sensibilité - turque de Bulgarie - singularisante au regard de la population majoritaire en Turquie. Si, dans les deux cas, il est question de (ré)enracinement, une frontière nationale sépare aujourd'hui le site du ressourcement de la ville de résidence. Pourtant, cette démarcation n'est pas nécessairement pertinente : le déplacement depuis Istanbul vers la terre natale n'est qu'une extension de l'ancien mouvement entre Razgrad/Razgrat et le village paternel. Et c'est autour de ce voyage que se réordonnent le passé de la mère aussi bien que le futur de l'enfant, disposés le long de deux lignes parallèles. Éblouissante invention du nouveau comme figure de la permanence.

Conclusion

L'objectif de ces pérégrinations en identités était d'interroger les interactions entre spatialité et temporalité dans la production des appartenances. À cet égard, l'une des singularités de la situation des Turcs de Bulgarie réside dans le fait que leur « départ » vers la Turquie a pu être pensé, à tout le moins en certains moments, comme un « retour » vers la mère-patrie. Comment alors nommer et vivre le voyage vers la Bulgarie ? Les routes qu'ils ont empruntées mettent en lumière la possible disjonction entre les notions de lieu d'origine et d'ancrage stato-national. Elles suggèrent également combien les inscriptions spatio-temporelles sont tramées de rêves et d'imaginaires, de matérialités et de gestes. Les figures du voyage - ici appréhendées à travers l'anticipation d'un futur périple, la captation photographique de retrouvailles familiales sur la terre des origines, ou encore l'inscription du lieu de départ dans le pays d'installation - s'y sont révélées multiples. Là où, pour certains, le voyage a été incorporé comme un moment dont le caractère fondateur s'érode au fur et à mesure que se constitue une histoire de la lignée centrée sur la terre d'installation, pour d'autres l'ancrage passe par l'incorporation du voyage sous la forme d'une pratique itérative.

⁴⁸ Entretien avec N., *op. cit.*

⁴⁹ Entretien avec A., 36 ans, Sofia, 09.09.2009.

Au fil de ces itinéraires, trois registres temporels se sont croisés et, parfois, rencontrés : les flux des départs et retours dans le temps linéaire de l'histoire politique et sociale ; les temporalités familiales avec leurs refondations selon les scissions migratoires, les découpages spatiaux des familles devenant à leur tour aunes de mesure du temps ; les rythmes singuliers d'individus qui relient, chacun de manière propre, histoire personnelle et collective dans la quête d'une mise en signification de leur vécu. Déplacement dans l'espace, le voyage constitue aussi un objet temporel, non par sa seule inscription dans la durée spécifique du trajet et du séjour, mais parce qu'il est invitation à un déplacement dans le temps : retour rêvé vers un passé préservé ; production d'une continuité biographique par-delà les ruptures de la migration ; circularité d'un temps de la filiation où chaque génération se construirait dans la fréquentation d'une route identique parce que autre.

Au final, l'un des éléments les plus singuliers de ce parcours réside dans la contribution de l'établissement en Turquie à la production de récits collectifs sur ce que signifie être turc de Bulgarie, membre d'une « minorité » turque. Avant la seconde Guerre mondiale, l'exode des élites, l'intensité des divisions entre kémalistes et anti-kémalistes n'avaient pas permis aux interrogations sur l'appartenance apparues dans les milieux notamment enseignants d'exercer une influence sensible sur les conceptions de soi de populations rurales peu éduquées. Sous le communisme, une élite turque a été formée dont la turcité fut un temps admise si elle était socialiste, avant d'être progressivement contestée. Cette configuration spécifique, conjuguée avec la conflictualité des relations bulgares-turques, a limité les opportunités d'écriture d'un récit ethno-national turc. Dès lors, pour certains migrants établis en Turquie en 1989, c'est parfois le regard singularisant porté par les « Turcs locaux » sur les nouveaux venus qui a suscité un travail de (re)constitution d'une appartenance « turque de Bulgarie », laquelle guide désormais l'ordre pendulaire des voyages. Et nombreux seraient ceux qui se retrouveraient dans les paroles séfarades rapportées par Antonio Munoz Molina : « Seuls nous qui sommes partis savons comment était notre ville et réalisons à quel point elle a changé : ce sont ceux qui sont restés qui ne se la rappellent pas, ceux qui, de la voir au jour le jour l'ont perdue et laissé se défigurer, même s'ils pensent que ce sont eux qui sont restés fidèles et que nous, dans une certaine mesure, sommes les déserteurs »⁵⁰. Partir comme ultime fidélité. Ils y ajouteraient sans doute : revenir comme devenir.

⁵⁰ Antonio Munoz Molina, *Sefarade*, Paris : Seuil, 2003, p.17.